

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

Benoît LOUP

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

UNE BARONNE QUI VEND SA FILLE

CONTES A NINETTE : M. Edouard

Lire à la 2^e page

SILHOUETTE

HENRIETTE OFFMANN

LA TAVERNE-LANTERNE

LA BARONNE INFAME

Elle est baronne comme la femme Mègre était comtesse ; du reste une proxénète aussi. On la connaissait dans un certain monde. Presque une grande dame. Un air imposant, de la morgue, beaucoup d'audace. On ne songeait pas même à chicaner son blason. Biche d'or sur fond d'azur, avec écus à gueule d'argent. D'Hozière n'a pas connaissance de ces vieilles armoiries, mais d'Hozière est un naïf. Il ignore les généalogies qui remontent à Vénus, la mère des Grâces.

Jadis, cette beauté exotique était cotée sur le boulevard parisien. Elle vécut longtemps de ses charmes ; une façon comme une autre de manger son fonds avec ses revenus. Maintenant, elle est vieille, des cheveux blancs ont remplacé ses fins cheveux blonds.

De tous les baisers qu'elle prodigua, contre espèces sonnantes et trébuchantes, il lui reste un souvenir vivant : sa fille. Une charmante enfant de seize ans, intelligente, étant précoce et gracieuse étant savante. La baronne, en mère pratique, s'est mise en tête de lui donner son métier. O prévoyance maternelle. Cette jeune fille ignore plus rien, sa mère lui a tout appris.

Voilà quelques semaines, un drame se déroulait en cour d'assises. Un pauvre fou de vingt ans, avait tenté de tuer le patronat en tuant un patron. Excité par les clameurs de la foule, il déchargea son revolver sur son maître d'usine. La chose se passait dans une ville du centre. Un illuminé, ce O. J., rien de plus. La justice condamna ce révolutionnaire furieux à sept ans de réclusion — je crois. — On eut pitié de ce fanatique des passions retardées de trois siècles. Un jour il reçut dans sa prison, un billet ainsi conçu :

Vous pouvez compter sur moi. J'ai des amis puissants. Je vous sauverai.
Baronne X....

Je ne sais ce qu'il advint. Je crois O. J. toujours en prison méditant sur les inconvénients de l'emploi de la poudre pour la résolution des problèmes sociaux. Mais cette lettre est typique.

Une baronne, s'offrant à défendre un démagogue, voilà qui est rare. La fleur de lys n'a pas l'habitude de fraterniser avec le bonnet rouge. On se demanda — oh les naïfs seuls — quelle était cette héroïne d'un grand monde capable d'un tel dévouement. Louise Michel trembla, Madame Olympe Audouard s'émut, Mademoiselle Hubertine Auclerc s'indigna, Madame Edmond Adam, que les intimes appelaient Juliette, versa des larmes dans le gilet de M. Ranc, en apprenant cette désastreuse nouvelle. Tous les bas bleus flétriraient une rivale. Et quelle rivale ! une baronne, se popularisant du premier coup, en disputant aux géolies de Saint-Etienne la liberté du jeune assassin politique. Les jupons qui encombrèrent les réunions politiques se virent distancés. Et comme ils sont puissants les jupons, la noble baronne d'X... dut gagner la frontière. Elle porta dans une autre patrie ses velléités révolutionnaires et son tortil plus apocryphe que républicain.

Pourtant, elle est revenue, furtivement. Et revenue avec sa fille, la malheureuse. L'enfant était adorable. La baronne l'emmena. Elle s'était vendue, elle la vendit. Cette semaine, des agents vendus par des indiscrétions, pénétraient chez l'horrible mégère. Dans le salon, sur le canapé, ils trouvèrent un vieux monsieur et la jeune fille : aucun doute n'était permis. Le satyre jouissait d'un plaisir largement payé. L'enfant, comme une biche effrayée, s'enfuit. On chercha dans tous les recoins de l'appartement. Et l'on trouva derrière le lit : la mère : cynique ordonneuse des saturnales dont la fille faisait les frais.

Elle est étreinte, On a trouvé chez elle, dit la chronique — des papiers compromettants pour de très-graves personnages. Car c'est toujours la même chose, ces scandales écœurants. Les héros sont des gens qu'on respecte, dont la barbe est souvent blanche, et labourentiers sont ornée.

On s'explique les dernières lignes du billet écrit à O. J. : « J'ai des amis puissants. » Elle recevait sans doute chez elle, sans doute, des messieurs bien posés, qui ont, en dépôt sacré, la confiance publique ; qui disent au forum, des phrases ronflantes, qui voteront la loi sur les écrits pornographiques — et qui achetaient la marchandise

de la baronne X... gantés beurre frais, et coiffés de soie, il venait chez cette négociante qui offrait sa fille au détail.

En échange, elle recevait de l'or et des faveurs ; on ne refuse rien à une telle femme. Très obligé madame la baronne, celui qui vous oblige ! mais ces « amis » là, ressemblent fort à des complices !

..

Notre temps est fécond en scandales ; ils deviennent la mode. L'autre jour, j'étais dans une petite ville de province, où en entrerait un vieillard, mort de misère. Un voisin me dit : « Le père Chose a eu tous les maheurs. Il a trouvé sa femme — une gouine — avec son fils... en tête à tête. » Le paysan me disait cela, simplement. Jamais, dans le pays on ne songeait que l'inceste est un crime, et que les lois frappent sans pitié, leurs ignobles auteurs. J'ai cru comprendre que cette mère n'était pas la seule. Il y a encore des gens qui s'obstinent à croire que la vertu sortie d'un puits réside dans un hameau.

Donc, partout le cynisme s'étale. La rubrique « scandale » ne quitte plus le marbre de l'imprimerie, Lyon, Bordeaux, Marseille, Paris. Demain on verra le singulier procès de la femme Leroy contre l'acheteur de son fonds. Clapier contre Clapier, ce sera drôle.

Cette affaire de Paris qui rit, éclipsa la faire du Pecq. La Messaline Fenayrou semblait décidément trop vertueuse. Elle fait moins d'aimer son mari, elle agace. On sait qu'au fond, cette ignoble hystérique aime l'homme — non son homme. Elle l'aime jusqu'au crime ; histoire de mettre un peu de sang dans le breuvage défendu. La Tour de Nesles transportée à Chateau. Du moins, Louis X n'était pas l'exécuteur des basses œuvres de Marguerite de Bourgogne. Le roi est enfoncé par un pharmacien. La bourgeoisie arrive.

La baronne de X... est plus hideuse que la Fenayrou qui n'a fait qu'assommer son amant : la baronne X... a fait violer sa fille.

..

Ce crime est monstrueux, il dépasse l'entendement humain. Il y a beaucoup de baronnes X... dans le monde des amours faciles. Quelques-unes ont des filles ; des filles qu'elles adorent. Ces évaporées, qui ont des raffinements de dépravation dans l'alcôve, ont des raffinements de tendresse près du berceau. La maternité transfigure. Elles se font soudainement chastes pour embrasser les joues roses de Bébé. Elles sont heureuses près de ce petit être, qui est la pureté, l'innocence et la joie. Qui les verrait ainsi penchées, un divin sourire au coin des lèvres, ne les reconnaîtrait pas.

J'en sais qui vont en pèlerinage au berceau, comme les croyants à la Mecque. Elles partent, dès le matin, mystérieuses, pour le voyage secret. Elles arrivent chez la nourrice — une grosse fille, d'essée d'un village de banlieue. Et ce sont des cris sans fin, des appels joyeux, des baisers qui ne finissent plus. Demain, on rediendra Madame tout le monde ; demain, on ouvrira à demi son salon au premier venu ; aujourd'hui, on se contente d'ouvrir, tout grand, son cœur au dernier-né.

L'enfant est une rédemption pour la mère coupable. Mais il est des monstres qui ne sont des femmes que par les contours de leurs corps. Satan, en veine de cruautés leur donne un ventre fécond. Elles sont les croyantes des messes noires. Elles s'accouplent avec le Mal, pour accomplir leur œuvre hideuse.

La baronne X... a dû, à des collaboratrices qu'on ignore, sa petite Quand on s'est assis dans une fourmière, on serait bien en peine de dire quelle fourmi vint piquer. La baronne X... n'a jamais pu désigner un père à sa fille : elle s'en est vengée en lui désignant des amants.

..

Cette femme est méprisable ; ses complices le sont-ils moins ? Les puissants pachas qui ajoutaient à leur troupeau, cette enfant nubile, ignoraient-ils qu'elle était la fille de celle qui la leur vendait ? Ils savaient ce secret épouvantable ; peu leur importait ; ils payaient davantage, voilà tout. Ce commerce vaut deux fois plus quand la proxénète se double d'une mère.

Ils ont acheté : ils ont payé. Malheureusement la baronne a gardé les factures. Des noms respectés figurent sur les entêtes. On parle de personnages officiels. On a vu des orateurs austères, rédiger sur les guéridons d'un boudoir des discours sur le prix de vertu.

J'espère que bientôt l'on saura ces noms ; il y a un pilori pour les y clouer. Souvent on étouffe ces affaires scandaleuses pour des raisons bleues, vertes ou rouges. On mêle la politique à ces infamies, on craint qu'un parti soit souillé de la faute d'un partisan. Nous avons vu cela à Lyon, il y a trois ans. La calomnie aidant l'indiscrétion, on finit par jeter à la foule aveide, des noms retentissants, peut-être honorables, à jamais flétris par les rumeurs secrètes de ce tribunal terrible qui s'appelle : le public. Pour éviter ces méprises, que ne dit-on vérité ; si pénible qu'elle soit ? Un gout, quel que soit son titre est un goutai. Il

n'y a pas de prescription pour l'infamie. Ceux qui ont accepté des mains de sa mère la fille de la baronne X... méritent d'être souffletés par l'indignation de la foule. Qu'on les nomme ! Les scandales seront moins fréquents quand la répression sera plus sévère. Il n'y a pas de murs de la vie privée pour les pourceaux.

Il y aura double intérêt à remarquer ces vertueux : ils sont vils et ils sont puissants. Des problèmes politiques inexplicables se résoudreient, peut-être, par la publication au grand jour de l'Etat civil de ces viveurs — sans doute des vieux. Cas appétits de chair fraîche ne viennent qu'aux vieux ogres. Nous serions bien aise de connaître les « amis puissants » qui devaient à l'aide de madame la baronne, délivrer le jeune et fanatique Fournier.

..

Telle, la misérable, qu'on la frappe sans pitié. Quand il s'agit de juger un prince d'une famille régnante, on assemble la Haute-Cour. Rappelez-vous le prince Pierre Bonaparte ! Qu'on en fasse autant pour cette proxénète. Les juges ne sont que des hommes : ils sont incapables de sentir l'énormité de ce crime. La baronne X... a mérité d'être impitoyablement jugée par les mères.

DESCLAUZAS.

LE RETOUR

A FANNY JACKSON.

*Elle était si belle, si belle,
En rentrant que les deux bons vieux,
Levant leurs bonnets de flanelle,
Se courbèrent, obséquieux.*

*Les plus jeunes de la marmaille,
Otant leurs doigts noirs de leur nez,
Regardèrent la dame en faille,
Avec des grands yeux étonnés.*

*Mais, elle, se mettant à l'aise,
Joyeuse et riant aux éclats,
Sur le bois d'une vieille chaise
Étalait tous ses fadaïas.*

*Alors, près d'elle, la famille,
S'empressa. Ce furent des cris...
— Hé ! la mère ! c'est notre fille,
Qui s'en vient, tout droit de Paris !*

*Oh ! comme elle est bonne, elle embrasse
Ses petits frères, des bambins,
Bouffis de santé, pleins de crasse,
Qui n'ont jamais connus les bains.*

*Elle raconte, à la veillée,
A sa manière, son roman :
Et la famille émerveillée,
L'écoute avec recueillement !*

*Mais toujours cocotte et coquette,
Elle a des ravissements fous.
Surprenant la chaudière honnête
Par la splendeur de ses bijoux.*

*Si bien que le vieux, pauvre, hère,
N'est pas encore très certain
D'être — tant il est gueux — le père
De cette princesse en satin.*

*... Et, tandis que la visiteuse
Repose au fond d'un grand lit blanc,
Dans une chambre vertueuse,
Qu'éclaire un quinquet tout tremblant,
Les vieux, qui couchent sur la faille,
Se causent, entre eux, mais tout bas,
Reroyant la robe de faille,
Le beau corset et les beaux bas ;*

*Puis, la capote avec sa plume
Qu'on ne un gros bouquet de jasmin ;
Puis le diamant qui s'allume,
A chacun des doigts de sa main.*

*Et, sans éclaircir ce mystère,
Ils s'endorment, heureux, croyant
Que la fille de leur notaire,
Mourra de rage en la voyant.*

KARL MUNTZ.

CONTES A NINETTE

M. Edouard

I

La maison Guyon, Jenner et Cie est une bonne maison, une des places fortes de l'aristocratie bourgeoise. Elle a des comptoirs dans l'Inde, en Chine, au Mexique, partout. Ses affaires se chiffrent par millions. L'un des patrons est juge au tribunal de Commerce, l'autre est décoré pour ser-

vices rendus à l'industrie. Très digne, monsieur Guyon, le juge ; une barbe blanche et peu de maîtresses. M. Jenner se connaît à merveille aux carambolages. Il honore les grandes brasseries de son chic d'homme porté et décoré. Cio c'est Cio, d'aucuns disent le caissier. Un très vilain employé affirme que c'est une femme ; rien d'impossible. Toutes les légendes ont un cancan réel. Peut-être, ne ment-il pas, celui qui croit se souvenir qu'autrefois M. Guyon était piqueur d'onces.

Près de l'entrée du magasin, sa troupe l'entrée des ouvrières. Une petite porte à vitres dépolies, dans l'angle obscur du corridor. Elles viennent là le matin, de 7 heures à 9 heures. Pas plus tôt, pas plus tard, Le grand magasin tient de la caserne et du couvent ; discipline de moine et de soldat.

Dès sept heures, elles arrivent de la Croix-Rousse ou de Saint-Just, les ourleuses, les dévideuses, les tricoteuses, les lisseuses, les réappareilleuses, les passementières à la barre, les passementières au crochet.

Elles appertent de grandes bannes, des papiers immenses, des rouleaux, des enveloppes en lustrine bleue ou verte. Elles attendent timides, sur le banc de chêne, sans dire un mot, sans faire un geste. Beaucoup ont les yeux rouges de n'avoir pas dormi. Elles ont veillé auprès d'une mauvaise lampe, pour arriver à l'heure fixée. Le moindre retard, c'est une journée perdue ; puis une mauvaise note. On ne rit pas avec les choses sérieuses dans la maison Guyon, Jenner et Cie.

Parfois, la porte s'ouvre plus bruyamment, la nouvelle venue est quelque belle fille, défilée, mise avec une pointe de coquetterie ; coiffée en dépit de l'heure matinale, Elle prend place auprès des autres ; rajuste son mouf de dentelles ; déplisse sa robe. Elle regarde les femmes craintives négligemment. Elle n'a pas peur, elle, elle est jolie. Et Monsieur Edouard aime les jolies filles.

II

Un type, ce M. Edouard. Il entre très affairé, machonnant un cigare énorme entre ses dents jaunes. Vêtu à la dernière mode, il est peigné en gommeux. Son col extra évasé laisse voir sa gorge. Il lance en l'air quelques bouffées de fumée, lime ses ongles, regarde ses doigts, des doigts que la paresse a blanchis ; une grosse baguette brille à l'un d'eux. Quand sa petite personne est suffisamment préparée, il jette les yeux sur les ouvrières. La belle fille reçoit un demi-sourire ; les autres sont vieilles, il les dédaigne.

Dans l'ordre d'arrivée, elles s'approchent du comptoir, déposent leur bulletin, le livret et l'ouvrage. M. Edouard pèse la soie, l'examine à la loupe, presque sans parler. Il a appris dans des livres de cabinet de lecture que les gens de sa condition étaient chichés de paroles envers les gens du peuple. Il analyse ainsi tous les paquets — ces paquets qui sont le pain du lendemain. La belle fille passe à son tour ; il regarde son crochet en lui prenant les doigts. C'est très bien. C'est toujours très bien : elle le sait. Aussi ne tremble-t-elle point en allant au magasin. Il lui choisit du bon travail... quelque chose d'avantageux... un modèle peu pénible et bien rétribué. Elle le remercie d'un « bonjour M. Edouard » qui laisse voir dans un sourire trente-deux dents capables de manger plus de quarante sous par jour.

Elle est partie, M. Edouard est de mauvaise humeur. Il refuse tout, c'est mal fait, on n'a pas idée de travaux exécutés de la sorte. Il se fâche. Il ne donnera plus rien. A la fin, c'est se moquer de lui. Et, quand la dernière arrive ; quand la veuve Geoffrin, lui montre la soie difficilement ourdie, il est pourpre d'indignation : « c'est de la marchandise perdue, vous la paierez ! » la payer ! grands dieux ! la pauvre vieille n'a pas un liard ! elle lui explique, comme on explique au bon Dieu, qu'elle a passé toute la nuit, seule, dans sa chambre, à côté du grand dévidoir qui tourne sans cesse, comme la misère et la fatalité. Ses paupières sont encore rouges. Elle lève vers le beau garçon, ses yeux fatigués, que les larmes emplissent ; elle joint les mains elle prie. Ses mains osseuses que le travail a décharnées n'attendent pas monsieur Edouard ; les larmes versées ne lui vont pas au cœur. Maintenant, M. Edouard a-t-il un cœur ?

« Assez la vieille ! assez. On va vous signer votre compte et tout de suite ! » Il a dit la chose est faite. Et la veuve Geoffrin, descend, le pont Morand et s'en va gagner le petit réduit de la rue de Boileau. Elle marche d'un pas mal assuré, hantée par la funèbre vision du lendemain.

Pas d'ouvrage : ou en trouver ? Pas d'ouvrage : pas de pain ! elle hurte un passant bien mis, qui fait sa digestion... il la regarde avec mépris.

« Quoi ! elle est donc saoule, celle-là ? »

III

Vers une heure du matin, chez Matossi, M. Edouard s'amène traînant une cocotte haut cotée : Blanche Tête-de-Singe ou Tintine la Vadrouille. Il est le seigneur et

maître de cette créature. Un seigneur qui paye bien. Les femmes le disent généreux. Elles le recherchent quoique calicot. Il est quelquefois très drôle, pour faire oublier qu'il est très bête.

Le garçon a introduit le couple illégal dans un salon qui est la répétition des autres salons : ces amours banales ont un cadre de convention. Ils se sont assis, très empressés, l'un tout près de l'autre. Il lui a pris les mains dans les siennes ; il l'a embrassée sur la toulle de cheveux qui cache sa prunelle fauve. Elle a défilé son chapeau, son manteau.

Elle ne quitte pas des yeux la glace, rayée des noms de bon debon fous, qui, peut-être, maintenant au nom de la sagesse, blâment la folie. Elle lui parle en se regardant, elle mange en se regardant. Elle n'a pas l'œil sur lui, elle a l'œil sur elle.

Elle babille son petit répertoire appris par cœur, fait de soudaines expansions, d'effrois étranges, de rêves impossibles. Elles ont toutes cette rage de raconter leurs rêves. Sans doute pour faire croire qu'elles dorment. A l'heure habituelle, ayant trop chaud, elle otta son corsage... le déplacement fut un prélude. Alors M. Edouard, l'embrassa furieusement, grisé par la vague parfum qui montait des profondeurs de cette gorge de blonde.

Quand ils descendirent, un coupé de locat on les attendait. Elle y monta la première, en relevant insolentement ses jupes ; il la suivit, palpitant de desirs malpropres.

Le fiacre traîné par Rossinante s'enfonça dans les profondeurs des quais, troublant le silence paisible des rues tranquilles, emportant, sur ses coussins fanés, un homme et une fille qui savaient d'eux une foule de choses sauf leurs noms.

IV

L'élégant chef de rayon avait eu plusieurs maîtresses. Celle-ci l'accapara avec une diplomatie de rouée. Elle sut lui faire croire à un semblant de caprice. Elle lui prouva des tendresses inconnues et traduisit, en femme habile, les moindres attaques de nerfs en spasmes d'amour.

Elle l'attendait, pensive, au balcon, nonchalamment accoudée, lui montrait à son arrivée, une émotion de jeune épouse et des frissons de jeune Vierge.

Elle lui sauta au cou, presque ingénument, pour lui offrir une petite bouchée que le carmin avait.

Adorable, la petite, il s'y laissait prendre. M. Edouard, il délaissa quatre ou cinq vieilles gardes, pour cette grenade fleurie. Certainement elle le trompait. La nature ne se refait pas ; mais avec une telle science une telle habitude de la chose, en pratique s'en consommait, qu'il n'en savait absolument rien — et qu'il l'ignorait toujours.

Ils faisaient souvent la dinette. C'est exquis. En tête à tête on a qu'un verre. On range des fraises à la crème, madame ? Vous rougissez, pardon madame, de vous interroger ; du reste votre rougeur vous dispense de répondre.

Le premier employé de la maison Guyon, Jenner et Cie était fou de cette folle. Il l'adorait de la fontange de ses cheveux à la pointe de sa babouche, amour sans grand caractère, au reste. Ses yeux flambaient attisés par la riche carnation de cette fille qui en savait le prix. Puis elle était divine, quand elle lui donnait, le soir, avec un geste de grande dame, sa poudre de riz à baiser.

Un matin, ils étaient à table, chez eux. Ils goûtaient ce plaisir gourmand d'être seuls et d'être jeunes. Elle en avait goûté un autre dans la journée, beaucoup plus doux, étant défendu.

Mais M. Edouard n'en savait rien. De discrets éclats de rire soulignaient le choc des porcelaines et des verres. La concierge apportait une lettre et un paquet. Ça venait de la maison.

Il déplaça le paquet ; quelques écheveaux de soie et des canettes ; la lettre n'était qu'un chiffon. Il lui difficilement :

Monsieur Edouard,

Vous m'avez reprise ; vous avez été bon. Mais c'était trop tard. J'avais trop souffert, les jours sans travail. Je sens que je m'en vais. J'ai toujours été honnête, j'ai peur que, moi partie, on vole la marchandise que vous m'avez confiée. Le petit vous la rapportera. Il me reste encore deux sous pour lui payer sa commission.

Je vous demande bien pardon, de vous déranger, Monsieur Edouard.

Veuve Geoffrin.

— Quoi donc ? dit la jeune femme en tendant la main.

— Rien, ma mignonne ; une vieille ouvrière au bout de son rouleau. Elle me renvoie le surplus... Elle avait bien l'âge de faire une morte...

Elle beau M. Edouard se remit à manger les fraises au jus sanglant. La petite lut le billet, quand elle vit la signature, elle jeta un cri de surprise. Très étonné il l'interrogea du regard.

Elle lui demanda :

— Dis donc ? c'est bien la mère Geoffrin de la rue Boileau ?

— Oui. Tu la connais ?

— Cui bêtise... c'était ma mère...

Puis voyant le plat vide, elle eut une petite moue caline :
— Gourmand ! tu as mangé toutes les fraises !...

Et, laissant rouler à terre, le billet terrible dans son laconisme désespéré, ces deux monstres continuèrent à gazouiller comme deux anges.

FIAMMIFERI.

BILLET DOUX

Angèle, sur la feuille blanche
Qu'Etienne me passe à l'instant,
Je fais courir tambour battant
Ma belle plume du dimanche.

Et je vous dis sans boniment :
Il vous gobe ; vous êtes l'ange
Que je rêvais et que je mange
L'obélisque si mon cœur meurt !

Tout en vous, tout en vous est charmant ;
Votre front, vos lèvres, vos yeux.
Et votre air si malicieux,
Que le diable en prendrait les armes.

On cite Vénus de Milo ;
On parle de l'Arlésienne ;
Mais la Vénus parisienne,
C'est vous de ce côté de l'eau.

Partout où vous passez, on vante
Votre irrésistible beauté
Et c'est justice, en vérité ;
N'êtes-vous pas la plus charmante

Songez donc, — c'est essentiel,
Qu'on ne peut vous être rebelle ;
Car, si vous êtes assez belle
Pour damner les anges du ciel,

Ne serait-il pas très étrange
Que je puisse vous résister,
Moi, qui ne saurais me vanter
D'avoir la sagesse d'un ange ?

Post-Scriptum. J'ai vu l'autre jour,
Vos lèvres de corail sourire ;
Oh ! ne pourriez-vous me dire
Si c'est d'un sourire d'amour ?

M**

Paris, dimanche, 20 août, au bal d'Emile Colonne.

NOTES D'UNE PARISIENNE

Le dénouement du procès Fenayrou a quelque peu surpris. La vindicte publique avait surtout marqué la femme pour le châtiment suprême. On eût voulu, tout au moins, que ce cœur de pierre fût atteint par l'angoisse de la mort et que l'échafaud passât devant ces yeux qui restèrent impassibles devant le cadavre d'Aubert. La clémence si large du Président de la République, d'accord avec le sentiment général qui répugnait à voir tomber la tête d'une femme, fût venue ensuite à son heure arrêter la main du bourreau, mais, cette torture morale eût été justement appliquée.

Du reste, le premier moment de stupeur passé, le ménage Fenayrou s'est, dit-on, parfaitement remis d'une si chaude alerte. Les époux réconciliés en cour d'assises, font à l'heure présente des rêves d'or, car Fenayrou sera gracié. Ils vont passer dans cet horizon brumeux que l'Océan emplit, une île verdoyante où iront s'abriter leurs tendresses conjugales épurées par l'infortune. Ils appelleront à eux leur famille, cette mère si bonne, si tendre, et leurs enfants !... Ah ! pauvres petits ! voilà l'horrible ce crime monstrueux, de ce procès, de cette condamnation. Comment se trouve-t-il des femmes, des mères qui ne soient pas arrêtées au moment de se livrer à leurs passions basses ou cruelles par l'image de ces êtres qui sont elles-mêmes et dont elles font l'avenir désolé, qu'elles vouent presque fatalement au vice, en les vouant à la réprobation générale. Ah ! si le jury eût été composé de mères je suis sûre que Gabrielle Fenayrou eût été condamnée à mort.

..

On voit en ce moment circuler dans Paris d'énormes breack de courses bondés de voyageurs... et de voyageurs, qu'à leur accent, à leur allure, on devine aisément être des habitants de la nouvelle Angleterre.

Un négociant de Boston a eu l'étonnante idée de faire faire à ses employés des deux sexes un voyage d'agrément et d'utilité à la fois, en déca des mers. Le but de cette petite excursion est, paraît-il, l'étude de l'industrie, des modes européennes. Ne faut-il pas croire plutôt à quelque réclame monstrueuse de la maison Jordan, Marsie et Co de Boston, imaginée par un maître banquier ! En effet, voilà le monde entier instruit qu'il existe, dans une grande ville d'Amérique, un industriel assez riche, assez calé — que l'on me pardonne le mot, il dit ce qu'il faut — pour faire les frais d'un pareil voyage, dans le seul intérêt de sa maison et pour sa plus grande prospérité.

Voilà qui va certes, étendre le crédit, augmenter la confiance et tripler les affaires. C'est bien là une idée américaine, s'il en fut, et ces gens là seront toujours nos maîtres. Ce n'est aucun de nos grands négociants français qui eût imaginé cela. Cinq cents mille francs dépensés à promener les jeunes messieurs et les jolies employées de la maison ! quelle folie ! Soit, mais ce sont des folies qui emplissent les caisses et enrichissent ceux qui les font.

Quelques-unes des jeunes misses attachées à la maison Jordan, sont en vérité charmantes. Je ne sais trop ce qu'elles apprendront de nos couturières et de nos modistes, car la plupart sont vêtues avec une élégance de bon goût qui donne la meilleure idée de l'établissement industriel auquel elles appartiennent.

Elles sont d'ailleurs fort gracieuses, très gaies. Quelques-unes parlent français fort correctement et font à leurs camarades les honneurs de la grande ville. On a eu, du reste, une preuve de leur aimable désinvolture dans l'épisode de leur visite au lord maire, qu'elles ont surpris pendant ses préparatifs de toilette. A part ça, toutes charmantes, mais essentiellement dressées à la flûte et à l'indépendance de mœurs d'outre-mer. Quant aux hommes rien à en dire, sinon que, onques jamais Paris ne vit des barbes si étonnantes. Les uns sont en pointe, les autres en éventail, celle-ci couvre seulement le menton tandis que les autres montrent le satin de leur peau, celle-là se résume en superbes favoris, excluant la moustache, mais toutes, sans exception, sont longues, superbes et rayonnent du soleil comme la grinière fauve d'un lion de l'Atlas. Oh ! les belles barbes !

MARIE D'AJAC.

SONNET

Dédié à KARL MUNTZ.

Comme en avril croît l'herbe verdoyante
Comme la fleur éclose aux brises printanières
Comme la fleur éclose aux brises printanières
Malgré les noirs soucis, les rêves éphémères
S'enlèvent vos accents, comme des papillons.
Emplissant l'air joyeux de leurs fairs tourbillons.
Quelle muse aux doux yeux, aux parures si
Des Tartufes fuyant les allures sévères,
Précédant des amours les fougues baillonnés.
Dans votre heureux logis, à fixer sa demeure ?
Plein d'un chagrin profond, dont en secret je
Ah ! si quelqu'un jamais pouvait me consoler
Ce serait cette fée, au front paré de roses
Dont la lyre mignonne en nos âmes moroses
Fait la chasse aux tourments si longs à s'exiler.

NICKLAUS.

LES

BRASSERIES DE LYON

La Taverne-Lanterne

Le mot Lanterne accouplé au mot Taverne éveille chez le voyageur inexpérimenté une idée d'éternelle illumination. Qu'est-ce donc que cette Taverne-Lanterne se demandant avec anxiété les personnes qui le mettent pour la première fois le pied sur le sol lyonnais et qui lisent la *Bavarde* depuis longtemps.

Toutes ces Taverne sont sombres, enfumées, et revêtues d'un certain caractère mystérieux.

Erckmann et Chatrian sont passés maîtres dans la description de ces lieux fantastiques, où les buveurs s'abrutissent lentement les coudes sur la table et où l'atmosphère d'un fumeux jette seule, à de rares intervalles, sa lueur rougeâtre, mais aussitôt éteinte !

La Taverne-Lanterne doit différer de toutes les Taverne allemandes ou alsaciennes en ce qu'elle est éclairée, car la lanterne veut dire lumière.

Mon imagination, à comme toutes les autres, payé son tribut de suppositions diverses à la Taverne-Lanterne, où selon moi des vestales d'un genre nouveau devaient prodiguer leurs soins continus à quelques gigantesques lampions soutenus d'airs par un gambrinus de bronze devenu lampadaire.

Le XIX^e Siècle fait naître de plus bizarres choses.

Après avoir pris une foule de renseignements que j'eus le soin de consigner rigoureusement en mes tablettes, j'eus la désillusion de constater que la Taverne en question, tel son nom de la Rue où il lui avait plu d'aller porter ses tonneaux. Mes rêves bizarres s'enlèvent d'un à un, et cette nouvelle prosaïque, fut une terrible blessure pour mon esprit avide de surprises magiques et de spectacles extraordinaires.

J'eus néanmoins le courage, je dirais presque l'héroïsme, d'aller visiter l'établissement sur lequel j'avais construit tant de visions chimériques.

Après avoir traversé la rue Lanterne qu'on ferait beaucoup mieux à mon avis d'appeler la rue des Apothicaires ou des Drogistes, pour ce qu'elle est le repaire de tous les fabricants de produits pharmaceutiques dont s'honore notre ville ; après avoir régalé mes narines — rendues friandes par l'opoponax — des mille parfums autant délicieux que divers qui s'échappaient des bécoteries boîtes multicolores, je parvins enfin au but de mes pérégrinations.

Je vous avoue que mon cœur, qui est un gymnaste d'assez respectable force, se livrait au sein de la poitrine à des cabrioles dignes d'Auriol, lorsque je poussai d'une main tremblante la porte verte et lamellée de ce temple !

Je restai un instant stupéfait sur le seuil ! En vain je cherchai le lampadaire et son Jaskoboff imaginaire ; à l'exception des globes qui sommeillaient mélancoliquement, attendant le départ du soleil — cette lanterne des lanternes — je ne pus surprendre la plus légère trace d'illumination. Deux énormes piliers aux angles majestueux, dressaient au fond de l'établissement leur gigantesque silhouette, et derrière eux, avec des scintillements d'argent, se dressait le comptoir surchargé de soucoupes et orné de vases, où l'on avait habilement disposé des centaines de petites cuillers. Une dame lisait tranquillement,

les coudes appuyés, sur l'éclat chatoyant de cet autel.

Comme je l'examinais avec une attention, qui eût pu paraître singulière aux clients, une hébété vint à moi, et me tapant sur l'épaule : « C'est M^{me} Perret, n^{re} patronne, me dit-elle avec un sourire qu'elle s'efforça de rendre gracieux, mais qu'en connaissance du cœur humain je n'eus pas de peine à traduire ainsi : « Toi, mon petit, tu as une « tête à payer des bocks. »

Cet atouchement me réveilla. Etourdi par la rapidité des réflexions qui, en quelques secondes, s'étaient succédées dans mon cerveau, je m'assis résolument devant une table, et, d'une voix, dans laquelle j'eus beaucoup de peine à ne pas laisser percer l'émotion qui m'agitait, « deux bocks, » commandai-je.

La bonne qui n'était autre qu'Antoinette la Vadorineuse, eut un nouveau sourire qui, plus éloquent encore que le premier, semblait dire sans aucune restriction : « Cassis du diable ! je ne m'étais pas trompé. » En effet, j'étais seul, et si je commandais deux consommations, c'était là une simple distraction que je m'efforçais dans la suite de classer dans mon cœur à l'article *générosités accidentelles*.

Mon étonnement fut grand lorsqu'ayant déposé devant moi les deux bocks demandés, la jeune Antoinette vint me serrer gracieusement la main et me demander comment j'allais. J'avoue que l'intérêt que cette demoiselle semblait porter à ma petite santé, me toucha singulièrement. Je ne regrettais pas mon élan et saisis brusquement ma chaise, pour cachier mon trouble toujours croissant, à la santé, lui dis-je d'une voix rude, en haussant son verre d'une façon des plus énergiques. Le choc formidable faillit m'être fatal, car j'entendis le récipiendaire de la demoiselle gémir d'une façon qui me fendit l'âme ; le pauvre verra ayant eu la chance de résister à ma brutalité, il était bien juste que quelque chose se fît !

Antoinette entama alors avec moi une conversation dans les règles, me questionnant et me renseignant tour à tour.

En moins d'un quart d'heure, la table se couvrit d'une constellation de soucoupes. La petite apportait toujours, et toujours nous trinquions, nous souhaitant mutuellement de longs et heureux jours. Je pus alors comparer l'intarissable verve de cette bébé, avec sa soif inextinguible. Le flot toujours croissant de bavardages qui s'échappaient de sa bouche, semblait puisant à éteindre la feu qui paraissait la dévorer. Lorsque pour la quinzième fois elle remporta nos deux chopas, elle se pencha calmement à mon oreille, et me dit : « Si nous buvions une chartreuse ? » D'un mouvement de tête machinal j'acquiesçai ; puis, je me détournai brusquement pour ne pas voir encore l'infernal sourire de ma compagne.

C'est en ce moment que je compris combien grande avait été la sévérité de l'Eternel à l'égard de notre grand papa, lorsque celui-ci consentit par pur dévouement à avaler le trognon de la pomme, que la gourmande Eve avait mangée, et dont elle tenait à faire disparaître les traces pour se soustraire à la justice céleste.

Comme j'achevais mes réflexions philosophiques, Antoinette revint avec ses deux chartreuses.

Tant est vrai l'histoire du *chant de la Chartreuse*, dont parlent MM. Erckmann et Chatrian déjà nommés, qu'avec le changement de boisson, la conversation de ma serveuse changea totalement d'allure !

Sous l'influence de la divine liqueur que nous envoient les austères solitaires, à qui saint Bruno imposa jadis la sainte tâche de flatter le palais de leurs contemporains, le discours de la belle devint alerte, enjoué, vif comme le gazouillis d'un mésange. Elle me parla en termes très drôles de sa petite collègue Marie la Stéphanoise, et de l'affection qu'elle porte à ses congénères masculins, messieurs les garçons de café. Je ne trouvais là qu'un rapprochement de tabliers bien naturel.

Elle me fit ensuite le portrait en pied de la grande Jeanne qui servait de l'autre côté, et me dit que cette demoiselle avait le défaut d'être un peu trop libre avec certains de ses clients, et d'employer à tort et à travers des paroles trop expressives. Ayant graduellement ressaisi mon sang-froid, j'avais allumé l'antique pipe de l'olède que m'ont léguée mes aïeux, et fumant mélancoliquement j'étais la demoiselle. Tout en apportant deux autres chartreuses, elle fit dans un musée Grévin imaginaire défilé lentement devant moi toutes les hébétés qui avaient servi à la Lanterne.

C'était d'abord Maria Duboumoulin, une petite demoiselle assez cascadeuse, qui quitta la brasserie pour aller suivre son jeune protecteur.

Puis venait Marie la Roublarde, qui fit ensuite son entrée à la *Douphinoise*, et qui se faisait alors remarquer par son assiduité auprès des professeurs ; Joséphine Nini de la Chinoise qu'on croyait toujours en deuil de quelques parents imaginaires ; Hortense la Marseillaise, une hébété qui se disait fort sérieuse, mais qui ne l'était, en réalité, que très peu — je crois qu'elle vient de faire son apparition à Suzette ; la petite blonde bien connue de MM. les militaires, Marthe, cours Vitton, qui fit tant parler d'elle il y a quelque temps ; Félicie, qui servit ensuite à la Grotte ; Anna, la petite, et tant d'autres dont j'aurais peine à me rappeler les noms.

Pour la troisième fois nous entrechoquions nos chartreuses, lorsque plusieurs consommateurs firent leur entrée dans la brasserie et vinrent s'asseoir du côté d'Antoinette. Pour quelques minutes, il me fut permis de respirer. Je profitai de cet éphémère *far niente* pour m'emparer d'une liasse de journaux qui gisaient sur une table voisine. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je vis que tous les titres de ces journaux répondaient à l'enseigne de la brasserie.

C'étaient la *Lanterne*, le *Lampion national*, la *Lanterne de Bognillon*, le *Lampion de Bervuron*, la *Lanterne d'Arlequin*, le *Phare de la Méditerranée*, le *Falot méridional*, l'*Étoile du Rhône*. Ce *fat was* ! général m'épata littéralement. Seuls quelques journaux se distinguaient par des titres moins lumineux. C'étaient le *Journal amusant*, le *Lyon-Républicain*, la *Bavarde*, le *XIX^e Siècle*, l'*Union littéraire*.

J'étais en train de parcourir ce dernier journal, lorsque, coïncidence étrange, je vis entrer deux de ses principaux rédacteurs, MM. Auguste Morel et Léon Rictor. Ce sont des journalistes, me dit Antoinette. Ce sont des habitués. Presque tous les jours ils viennent ici prendre leur café ;

quelquefois même ils y écrivent leurs articles.

Si tu voyais comme ils sont drôles ? Je ne voulais pas détruire la valeur de cette confession, en disant à Antoinette que je savais parfaitement qu'il n'était pas rare de voir M. Auguste Morel, composer sur les tables de la Lanterne, les charmantes fantaisies qu'il doit livrer le lendemain à ses lecteurs, aussi me contentai-je de pousser un « Ah vraiment ! » plein d'un inexprimable étonnement.

Lorsque par hasard, l'illustre Jehan de la Sarrazinière, rencontre à la rédaction de l'*Union littéraire* il entame avec eux d'interminables discussions poétiques. La bague d'olive est alors complètement oubliée. La serviette de chagrin gaulé s'installe majestueusement sur la table, et chacun se fait pour entendre les péroraisons dihybramiques du bon poète Jehan. Les déhys profitent de ce recueillement général pour escamoter bon nombre de ses olympiennes olives.

Peut-être avez-vous remarqué, cher lecteur, M. Michard, l'aimable gérant de la Lanterne. C'est un charmant garçon. Tous les jours prêt à rire, il lui arrive souvent de faire la partie d'écarté avec ses clients.

Lorsque je vous aurai fait visiter le petit salon de la Lanterne, salon, où les habitudes s'exilent quelquefois pour faire une partie de cartes solitaire, il ne me restera plus qu'à vous présenter les serveuses actuelles de l'établissement.

Elles sont au nombre de trois : La petite Honorine, celle que vous apercevez en ce moment avec une taille de soie grenat à manches bleues. Elle sert, paraît-il, quelque temps à la brasserie de Suzette.

Sa collègue d'en face s'appelle Marie ; elle se fait remarquer par son amour pour la dame de pique ; jamais elle ne manque l'occasion de faire une manille lorsque la chose est possible.

La troisième est aujourd'hui de sortie. Elle répond au nom de Fanny, et paraît assez douce. Elle servait il y a quelque temps à la brasserie Corrompt.

Je vous ai raconté, cher lecteur, ma singulière entrevue avec Antoinette la Vadorineuse.

Lorsque j'étais entré à la Lanterne, j'avais l'intention d'aller ensuite visiter la Dauphinoise, qui fut autrefois dirigée par M^{me} Perret.

Lorsque je sortis, avec quinze bocks et trois chartreuses sur le cœur, je n'avais nulle envie de mettre mon projet à exécution. Je ne suis pas de la force de Hans Cappelman, moi !

J. SABATTIER.

MARIA LA BLONDE

SONNET-POURTRAIT

A NESTOR.

Oh ! l'aimable démon que Maria la blonde !
Impossible ma foi, de trouver sous les cieux,
Sur notre gros point rond qu'on dénomme le monde,
Un être plus bizarre et plus capricieux.

Semblable au papillon, son humeur vagabonde,
Prête à tous ses écarts des rapports spécieux ;
Elle change d'amants comme autrefois Jocrande,
En jurant que son cœur est consciencieux.

Pour elle un simple jour est plus long qu'une année ;
Son plus solide amour n'est qu'une matinée,
(Si grand est son désir de changer d'horizon).

C'est ainsi que gaiment elle écoute sa vie,
Et tant que son miroir lui donnera raison,
Maria restera dans la ligne suivie !

JACQUES CÉLILLÉ.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Henriette Hoffman

Le drapeau français illuminait encore du reflet de ses trois couleurs les antiques remparts du vieux Strasbourg, lorsqu'elle vint au monde dans cette ville, au fond de je ne sais quelle petite ruelle ignorée, voisine de la place Kleber.

Les parents n'étaient pas riches ; son père, un modeste coiffeur allait de bureaux en bureaux, offrant son papier, ses plumes et ses crayons. Ce petit commerce quoique assez peu lucratif subvenait aux besoins de la famille, car on le connaissait surtout le père Hoffman, et l'on achetait de préférence ses articles.

Parfois le jeudi, lorsque la petite avait congé, il se plaisait à l'emmener dans ses tournées, et c'est avec un orgueil bien légitime qu'il la présentait à ses clients, car c'était alors la plus adorable petite fille de l'Alsace ; avec ses longs cheveux blonds où des reflets d'or pâle glissaient à la lumière, ses yeux bleus grand ouverts, si calmes et si doux, qu'on les eût pris pour deux myosotis arrachés à leur tige, elle souriait si gentiment, qu'on lui faisait partout bon accueil ! Tiens voilà la petite du père Hoffman disait-on avec joie, et chacun avait un mot d'amitié pour cette enfant gâtée.

Le voisin d'Hoffman un vieux juif antiquaire qu'on avait surnommé la Terreur des enfants, avait pour Henriette une affection toute particulière.

Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait lui faire une surprise agréable, aussi, la petite Henriette le chérissait-elle presque autant que son père malgré son affreuse barbe blanche, son nez crochu, et ses grandes besicles rondes derrière lesquelles ses petits yeux gris avaient des scintillements d'acier.

La plus grande joie d'Henriette, c'était la messe ; pour pas que les chants monotones se mêlant aux étranges voix de l'orgue et jetant leurs échos divers aux quatre coins de l'immense cathédrale lui plussent plus que n'importe quelle distraction.

grand nœud de moire coquettement campé sur la nuque, avec quelle joie elle franchissait le porche du vieux temple tout plein d'ombres silencieuses et de murmures confus ! comme elle admirait toutes les toilettes les comparant à la sienne, et de quelles prières naïves, elle demandait au ciel de belles jupes de soie comme telle ou telle dame de qualité, qui l'avait frolée en passant.

Elle avait huit ans lorsque ses parents quittèrent l'Alsace pour aller s'installer à Paris. Sur les indications du vieux juif Frantz, leur voisin, ils allèrent prendre logis dans la rue Vieille-du-Temple, où ils réussirent à louer une petite bicoque récemment abandonnée par un marchand d'antiquités.

Le coiffeur devenait marchand ; voilà qu'il avait maintenant sa boutique en plein Paris, tout marchait bien. Déjà les pauvres gens construisaient mille châteaux en Espagne. La petite Henriette aurait sa dot, on pourrait la marier à quelque solide travailleur, et l'on irait finir tranquillement ses jours en Alsace.

Lorsque tout à coup la guerre éclata. Le père Hoffman voulut partir, quoiqu'il fût déjà vieux ; il se rendit cependant aux supplications de sa femme qui lui disait de veiller sur sa fille. Il resta. Mais combien dures furent pour lui les cruelles nouvelles que les journaux enregistrèrent chaque jour. Avec quels serments de cœur il apprit nos défaites et lut les comptes-rendus de nos batailles ! L'Alsace ! sa chère Alsace, on allait donc la saccager !

Le pauvre vieux en pleuraient comme un enfant. Il avait perdu tout appétit. Henriette pleurait, elle aussi, quelquefois, parce qu'elle voyait ses parents tristes, mais sans bien comprendre ce qui se passait. Elle avait entendu parler des grands combats qu'on livrait, des canons et des armées sans cesse en mouvement ; cela lui paraissait invraisemblable.

Lorsque les premières canonnades résonnèrent aux portes de Paris, elle eut l'instinct du danger. La guerre pouvait donc l'atteindre aussi, elle, la petite fautive ?

Le siège vint. Elle connut les dures angoisses de la faim, l'oisn partagé à six, et les pommes de terre qu'on payait vingt sous ; elle connut les rations à la bouche, où l'on était servi par des soldats, la baïonnette au fusil ! Elle connut l'affreux pain noir, le cheval, le chien, le rat qu'on mangeait avec délices, lorsqu'il y en avait. Elle connut le bombardement.

Ces événements restent plus profondément gravés au fond des jeunes âmes ; les moindres particularités prennent une place dans la mémoire.

La petite Henriette a conservé le souvenir de cette dure époque. Lorsqu'elle raconte tous les épisodes du siège, ses yeux s'emplissent involontairement de larmes. Elle se rappelle les obs sillonnent l'obscurité de leurs sinistres, le drapeau rouge flottant à tous les murs de la capitale, les Tuileries brûlant, entraînant dans leurs cendres la splendeur d'une race factice à l'agonie.

Elle a conservé un énorme morceau de ce pain qu'on mangeait alors, et un éclat de bombe, qu'elle a placés en vedette sur la cheminée de sa chambre. Ces deux témoins des misères passées sont ses deux amis ; elle leur confie ses peines aux heures de mélancolie ; on aime à retrouver les objets qui vous rappellent d'autres grands événements.

En 1875, elle fut placée comme apprentie fleuriste dans un atelier du Palais-Royal.

En fort peu de temps, elle devint fort habile d'ens l'art d'épanouir les marguerites et d'entourer les pétales des coquelicots.

Le travail mignon lui plaisait beaucoup ; elle aimait à fixer les feuilles fraîches aux tiges tremblotantes des roses, et durant ses heures de liberté, elle s'amusait à confectionner d'interminables bouquets dont elle se plaisait à orner son corsage ; car elle n'avait pas perdu ses instincts de coquette.

Elle était devenue une demoiselle ; déjà, elle recherchait les dentelles rares et mettait beaucoup de soin à arrondir sa taille et à faire valoir les trésors naissants de sa poitrine.

On était fort content d'elle à l'atelier, elle était devenue l'une des meilleures ouvrières ; elle troussait des guirlandes magnifiques et composait parfois des fleurs nouvelles qui devaient faire fureur durant toute la saison.

Ses compagnes l'appelaient *Myosotis* à cause de ses manières douces, de ses yeux bleus où l'azur du ciel semblait avoir mis ses indolentes attractions.

Le Palais-Royal est loin de la rue Vieille-du-Temple et la rue Rivoli est longue — chaque matin et chaque soir la petite ouvrière faisait à pied cette course, si bien qu'elle fut un beau jour remarquée par un jeune homme qui, à brève corse, lui demanda l'une des roses qu'elle tenait à la main.

Après avoir regardé, Henriette donna toutes les roses qu'elle portait, et laissa sa main dans celle du jeune homme. On s'aima.

Les parents s'étonnaient chaque soir de ses rentrées tardives, et la questionnaient en vain. Un soir elle ne rentra pas, elle n'est jamais revenue depuis. Le lendemain Myosotis ne vint pas à l'atelier du Palais-Royal ; ce fut la dernière fois que l'aimable fleuriste, avec sa fraîcheur et d'autres fleurs artificielles, avait pensé qu'il était beaucoup plus simple de s'épanouir gaiement, en petite vagabonde, comme les égarées qui poussent pêle-mêle, à l'aventure, entre les fentes du pavé, ou sur les bords des fontaines.

Le jeune homme qui l'avait rencontrée était un étudiant. Ils allèrent chercher une petite chartreuse bien loin et bien haut de l'autre côté sur la rive gauche et se mirent à roucouler l'éternelle et grise romance des amoureux. Pendant six mois, le bonheur le plus pur régna dans la chambrette du quartier Latin. Un canaris que la belle avait acheté un jour, avait mission, poète fantaisiste, de chanter sur un thème léger l'épithalame de ses deux amis. Certes il s'en acquittait à merveille. Malheureusement, les canaris ne sont en réalité pas plus immortels que les académiciens. Un beau jour le pauvre fut trouvé mort dans sa cage ; le bec encore entr'ouvert, il avait chanté jusqu'au bout son ineffable poème, et s'était endormi, comme l'écho de la dernière strophe flûtait dans l'air embaumé.

Deux jours après, l'étudiant eut la douleur de voir sa maîtresse se promener au bras d'un inconnu. Leur paradis du cinquième devint un enfer, duquel l'infante

ne tarda pas à s'échapper. Après avoir pendant quelque temps, parcouru comme une folle, la grande ville de Paris qu'elle ignorait presque, s'arrêtant à tous les plaisirs qu'elle rencontrait, couverte de dettes, elle dut s'exiler et partir pour Dijon où elle fit connaissance d'un officier. Comme il venait à Lyon, elle l'y suivit et arbora dans ses murs le prénom d'Anna qu'elle a depuis longtemps jeté aux orties.

Un beau matin sans avertir personne, sans motif, elle boucla sa malle et partit pour Besançon ; lorsque le bel officier revint de la revue, il trouva la place vide. L'ennemi s'était enfui abandonnant la position et son drapeau ; dans sa précipitation la petite avait oublié un grand fichu de dentelle rouge qu'elle avait l'habitude de porter le matin. Ce fut un trépas pour le fils de Mars !

Mais le ciel Byzantin ne lui plût pas longtemps ; après avoir voltigé à l'aventure, elle revint à Lyon où elle est restée depuis.

C'est alors qu'elle se fit appeler du nom de Henriette, qui est son véritable nom. Elle est actuellement la maîtresse d'un militaire, elle a conservé une certaine préférence pour le pantalon rouge ; elle aime à cliqueter des sabres, la gazoillement des éperons sonnant sur le pavé.

Grande, bien faite, les cheveux très correctement arrangés, le front haut, le teint pâle à peine coloré de rose, Henriette Hoffman a conservé cette douceur d'expression particulière aux alsaciennes. Ses grands yeux bleus intelligents jettent sur sa physionomie, un reflet de vague rêverie, et semblent le complément d'une âme étonnément mélancolique. Cependant Henriette est gaie ; il lui arrive parfois de rire comme une folle durant de longues heures.

Ses grands cheveux blonds dont les teintes fauves semblent dorer son front, sont très longs ; parfois elle les porte ébourrés, sur son grand peignoir blanc, et on croirait alors la petite fille d'autrefois qui tous les dimanches allait à la cathédrale de Strasbourg.

Elle parle souvent d'aller voir l'Alsace, et ne cesse de répéter : quand je serai riche, je retournerai voir mon pays ; lorsqu'ils me verront, messieurs les prussiens pourront déguerpier, s'écrie-t-elle, d'un petit air décidé ; puis elle ajoute : Mais pour cela il faut être bien sage et faire beaucoup d'économies.

Elle va quelquefois à Paris ; à la fête nationale, elle est allée passer huit jours dans la capitale, car elle a conservé un culte pour cette ville où elle a laissé tant de souvenirs.

La petite Henriette aime toutes les fleurs. Ses fenêtres sont pleines de plantes rares auxquelles elle prodigue ses tendresses quotidiennes, et dont elle surveille les progrès avec un intérêt comique.

Parfois même, il lui prend la fantaisie de ressusciter le passé du Palais Royal ; elle reprend la pince et le lait et sous ses doigts agiles naissent de magnifiques bouquets. Ses chapeaux sont pleins de ces fantaisies. Elle est artiste en diable. Elle envoie parfois de longues lettres à son vieux père, et lui annonce qu'elle est toujours bien gentille. Pauvre vieux, lui qui rêvait de lui donner une dot et de la marier à son ancien petit camarade d'enfance, ce polisson de Frantz qui doit être bien grand maintenant, ses rêves se sont envolés à tire-d'aile. Elle n'a que vingt-deux ans, pourtant ! M^{me} Myosotis, et sa grande prunelle azurine semble toujours dire : Ne m'oubliez pas !

NESTOR.

LES AMIS RÉUNIS
ET L'ÉCHO LYONNAIS

La Mouche était dans la joie dimanche dernier. — La fanfare l'*Echo Lyonnais* donnait au restaurant Bailly son bal annuel.

Une grande foule s'était rendue aux abords du restaurant qui ce jour là, a reçu la visite d'un grand nombre de consommateurs.

Le bal s'est ouvert aux accents joyeux du quadrille du *Petit Duc*. Le quadrille entraînant a chassé les soupçons de quelques uns à l'égard du temps, et au risque de recevoir quelques ondes, les jolies toilettes se sont mises de la fête.

Le bal a été fort gai. Toutes les danses-ses parées de jolies bouquets qu'on leur distribuait s'en sont donné à cœur joie.

Le Cours de Broches lui aussi s'était ému.

La villa des Fleurs brillamment pavée avait ouvert ses portes à une autre fanfare bien connue, je veux parler des *Amis Réunis*.

Ce concert annuel de cette charmante Société, était impatientement attendu, les spectateurs étaient fort nombreux. — Parmi les artistes amateurs qui se sont distingués, nous citerons M^{me} Moreau qu'on a beaucoup applaudie dans le *Sentier des Baisers*, M. Gougnot de l'*Union Gantoise* a, lui aussi, obtenu beaucoup de succès. Quant au désopilant comique Roze, a failli devenir sourd, tant étaient frénétiques ces braves qui l'ont accueilli, MM. Barcoux et Silvein ont emporté leur part de lauriers.

Nous félicitons M. Caloin, l'habile directeur des *Amis Réunis*, de l'intelligence qu'il a déployée dans cette petite fête.

LES RÉGATES DE LYON

Malgré la mauvaise mine que nous a faite M. le Temps, un personnage qui n'est pas toujours de bonne humeur lorsqu'on réclame de lui des éclats de rire, malgré les quelques petites ondes qu'il nous a envoyées, les régates de Lyon se sont effectuées heureusement.

Une foule de beaucoup supérieure à celle du défilé des courses s'était portée curieusement sur les quais de la Saône, et sur abords des ponts de Tilsit, du Palais de Justice, et de Nemours.

Le quai St-Antoine était littéralement encombré de curieux, ce qui n'empêchait pas la tribune d'être complètement pleine.

Les toilettes brillantes de nos jolies épingleuses, jetaient leur note gaie dans cette foule bigarrée. La plupart de nos belles-petites et principalement celles que nous avions remarquées le 30 juillet, aux Régates de Neuville assistaient à celles de Lyon. Elles aiment à voir les courses de voiles, et les canotiers se courber sur leurs avirons ;

ce qui ne les empêche pas pas d'adorer les promenades en bateau.

Dans le canot de la gaieté
Nous étions douze canotiers...

La Société des Régates Lyonnaises avait brillamment organisé les choses. — Sur le quai de l'Archevêché avaient été dressés plusieurs mâts, avec les pavillons des différentes Sociétés, prenant parts au concours.

Voici les résultats :

1^{re} — Yoles-gigs (Juniors) 1^{er} Nana — Boat — Club de Mâcon.
2^e — Canots de Promenade. — 1^{er} Port-Mailheur.

3^e — Yoles-gigs (Juniors) 1^{er} Nana — Boat — Club de Mâcon.
4^e — Périssoires — 1^{er} Nana — Boat-Club de Mâcon.

5^e — Yoles-gigs (Seniors) 1^{er} Iris — Union nautique de Lyon.
6^e — Naves — 1^{er} Riset — Union nautique de Lyon.

7^e — Skiffs-Yoles — 1^{er} Falaise — Union nautique de Lyon.
8^e — Yoles-gigs (Seniors) — 1^{er} Réserve — Régates Lyonnaises.

9^e — Course d'ensemble — 1^{er} Réserve — Régates Lyonnaises.

Depuis que Marie a quitté son petit caporal de la vingt et quelques; nous la voyons constamment à la musique de la cascadelle Morand en compagnie de la cascadeuse Jeanne.

Ah! Marie, si ton cousin savait ça.

Dès que Louise Collique s'est vue sur la *Bavarde*, elle a loué un petit appartement rue Henri IV, afin d'être « de surveiller » les rédacteurs de la *Bavarde* et de leur « faire faire connaissance avec le vitriol ».

Rédacteurs! méfiez-vous du courroux de cette vieille garde!

Marie la Tarrarienne et son inséparable amie Stéphanie font bien de mettre un frein à leur *furie* scandaleuse. Leurs paisibles voisins se plaignent amèrement des tapages nocturnes qu'occasionnent ces deux cascadeuses demoiselles.

Qu'elles songent donc que si elles peuvent à loisir se prélasser sur leur oreiller jusqu'à trois heures de l'après-midi, il n'en est pas de même de leurs co-locataires.

La petite X, qui fut autrefois devideuse, mais qui ne devide plus rien, maintenant, que les fils multicolores des intrigues amoureuses, paraît vouloir conquérir forces galans dans le bataillon des demi-mondaines.

Cette jeune cascadeuse, que nous apercevons fréquemment le long des trottoirs de la rue Bouteille, paraît avoir de gigantesques appétits, car, non contente du protecteur dont elle a si récemment conquis le cœur, elle prodigue ses sourires à une foule de jeunes papillons attirés par les rayons éblouissants de sa nouvelle étoile.

« Bon, beau début! » s'écrierait Sosie, si elle était encore de ce monde.

Le vaisseau sur lequel s'était embarqué l'aventureuse Louise Holas de la place Sathonay, commence à s'avarier sérieusement.

Un vent contraire semble souffler d'puis quelques temps dans les voiles de ce bâtiment, qui vient de doubler à grand peine le cap de la Trentaine si doute de nos aspirantes vieilles gardes.

Les voisins de Louise Holas dressent, nous a-t-on dit, une pétition à l'effet de lui faire quitter l'appartement qu'elle habite.

Depuis que son nabab, fortement atteint par le krack, l'a abandonnée au hasard de la tempête, Louise Holas est devenue ce qu'en terme de marine on appelle habituellement une vadrouilleuse. De plus, sa voix devient grave, grave, presque autant que la question d'Egypte.

O fatal cap de la trentaine, combien de victimes sont venues échouer sur tes récifs!

Maria Courtaux, accompagnée de la petite Angèle de la Flammande, se promenant dimanche soir à la vogue de Perrache. Coiffée d'un très joli chapeau crème, elle était vêtue d'un corsage rouge feu, elle teint s'harmonisant assez mal avec le reflet marron de sa jupe de satin.

Les deux belles petites ont abattu bon nombre de bonshommes, cassé beaucoup de pipes et fait une ample provision de macarons. Nous les avons vues revenir chargées d'un abondant butin.

La cascadeuse Antonia de la brasserie Mestivier, avait annoncé à toute ses amies que son jeune nabab allait lui faire cadeau d'une armoire à glace et leur avait promis de les inviter à une soirée toute intime qu'elle devait donner à cette occasion.

La fête n'a pas encore eu lieu; l'ébéniste chargé de la confection dudit meuble, s'étant trouvé subitement indisposé; mais nous espérons pouvoir en donner prochainement le compte-rendu.

La minuscule Félicie du Commerce, était un des soirs de la semaine dernière, dans la plus grande des jubulations. Jugez! elle venait de reconnaître parmi ses consommateurs, l'une de ses anciennes connaissances d'Alger, qui revenait; paraît-il de faire campagne.

Aussi, avec quel plaisir, ineffable, elle se rappelait les beaux jours passés sous le soleil du Sahara, les mille séductions de la patrie d'Ab el-Kader, la générosité des coudes du lieu, surtout la magnificence havanesque, de ce vieux nabab qui, à chaque nouvelle visite qu'il lui faisait, laissait glisser sur l'éclatant encore humide de baisers, une infinité de louis d'or.

Comme elle était heureuse, cette chère petite, d'énumérer le nombre des exploits accomplis! les promesses platoniques sous les palmiers ombragés, des riantes forêts africaines, les bons diners au champagne en cabinet particulier, quelquefois une joyeuse partie faite en compagnie sans doute de quelque ému de Bou-Amama! comme elle mélangeait, sans distinction de nuances, le burlesque blanc avec le frac noir, le turban rouge, avec le schako bleu de ciel.

Quel enthousiasme, pour ce pays des oranges, dont elle ne méritait cependant pas les fleurs...

Son ancienne connaissance, le jeune sous-officier, l'écoutait d'une façon qui paraissait fort attentive, et répondait toujours négativement aux mille questions qu'elle lui posait avec une télégraphique vélocité. Cependant de temps à autre, un sourire narquois et presque imperceptible filtrait entre ses lèvres, qui, à vrai dire, semblaient ne s'être jamais ressenties des morsures enivrées du brûlant simoun.

Eh bien! belle et naïve enfant, c'est ce sourire narquois et presque imperceptible, qui nous fait supposer, que le fils de Mars, que nous entreteniez ainsi d'histoires gaillardes d'Afrique, vous faisiez faire dans la soirée du 18 de ce mois, à 9 heures 20 minutes de relevée, et sans besoin d'aucun système de locomotion, un adorable, gratuit et rapide; voyage au pays du tendre.

La disparition de Jeanne Sevez commençait à nous inquiéter sérieusement. Nous ne savions qu'augurer de l'absence de cette belle petite et pensions qu'elle s'était exilée loin de Lyon. Il n'en est rien.

Jeanne Sevez devenue sentimentale ne sort plus. Son cœur renouant aux joies mondaines, se contente d'épancher ses tendresses dans un cœur ami.

Jeanne Sevez passe de longues heures à effeuiller des marguerites et ne cesse de roucouler la romance de Sarah dame de Camellias:

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre
Loin d'imiter la tourterelle vagabonde,
Jeanne Sevez reste obstinément au logis.
Bravo! vous ne vous attendiez pas à cela mesdames!

Annette la Licheuse est toujours malade depuis qu'elle a voulu à l'instar de la Parquie rompre le fil d'or de sa vie cascadeuse. Aussi pensons-nous qu'elle renverra à Pâques ou peut-être à la Trinité, le fameux voyage qu'elle devait faire à Boulogne-sur-Mer.

Les courses de Châtillon se sont effectuées dans d'excellentes conditions. Un soleil superbe favorisait cette fête de sport, où dédaignant les régates lyonnaises, plusieurs de nos belles-petites s'étaient donné rendez-vous.

Nous avons remarqué sur la piste, la petite Marie la Boulotte, très élégamment vêtue, Jenny Merluchoon en satin noir et Léonie de St-Matricien, en toilette de moire, également noire.

Ces deux belles-petites ont fait de nombreux paris décoiffés force bouteilles de champagne. Le soleil aidant, la gaité la plus folle régnait sur le Turf. Léonie de St-Matricien que le Cligot avait mise en joyeuse humeur ayant éprouvé le plaisir de terminer gaiement la soirée à Châtillon n'est revenue que le lendemain.

Lucie Bernard devient très sérieuse depuis quelque temps; elle vient nous a-t-on dit, de monter un magasin de lingerie à Montplaisir où elle occupe plusieurs ouvrières.

Dédaignant les plaisirs du demi-monde elle se consacre entièrement à la confection des bonnets et des layettes ainsi qu'à la culture d'un charmant petit jardinnet qu'elle visite chaque matin afin de voir si l'un des choux qui s'y trouvent ne laisse pas poindre entre ses feuilles verdoyantes la tête rose et joviale d'un petit bébé.

Fonfon, la reine du théâtre et de la cavalerie, vient de partir pour l'Aveyron.

Après un séjour d'une quinzaine dans le chef-lieu de ce département, la belle enfant reviendra passer quelques jours parai nous, puis elle repartira pour Paris, où l'appelle son engagement au théâtre de la Renaissance.

La signora Amélie l'Italienne vient de prendre une résolution dont la *Bavarde* ne saurait trop la féliciter.

Lassée de la déveine persistante qui semble s'attacher à elle, la noble signora a fait le serment de ne plus mettre les pieds dans le salon de jeu du casino de Charbonnières.

Qui vivra verra.

Samedi soir, nous avons rencontré rue d'Algérie la belle Léonore, componctueusement installée dans une voiture découverte. Il était cinq heures du soir, et la belle semblait s'impatience de l'allure relativement lente de ses chevaux. On courrait-elle donc?

Nous nous permettons de faire remarquer à cette demoiselle qu'il n'est guère convenable d'appeler les clients qui passent en vue de la Brasserie de Seze par « ptt » qu'elle emploie un peu trop fréquemment.

La grande Bethé Calypso, de la rue d'Amboise, ferait bien d'apporter un peu de réserve dans sa conduite et d'afficher moins ses innombrables relations dans le monde militaire. Un peu de modestie ne lui nuirait vraiment pas.

Il n'est bruit dans le demi-monde que de la rentrée que vient d'y faire une ex-artiste des Célestins.

Après un séjour de près de trois ans dans la capitale, la brune enfant nous est revenue dans l'intention de contracter prochainement un nouvel engagement aux Célestins.

En attendant, elle ne perd pas son temps et chaque soir les salons des restaurants à la mode retentissent des éclats de rire de la belle enfant.

Un peu de retenue, s. v. p.

La petite demoiselle qui se fait appeler alternativement Adèle et Zaira ferait bien d'être moins bruyante dans la rue, et de chanter moins fort lorsqu'elle accomplit ses promenades crépusculaires car nous pourrions raconter sur son compte certaines petites histoires relatives à la Côte St-Sébastien.

La petite Marie Y. Z. qui prétend n'avoir que vingt-deux ans, mais qui en vérité pourrait bien avoir déjà doublé le cap de la trentaine, attendait paraît-il force bijoux l'occasion de sa fête.

De tous ses protecteurs un seul a mis ses promesses à exécution. — Il a poussé la générosité jusqu'à offrir à la belle un magnifique réveil matin de sept francs soixante quinze centimes.

Et dire qu'elle attendait des montagnes de bijoux divers!

On est souvent déçu dans ses espérances.

La belle Peroline pourrait-elle nous dire si c'est l'accident arrivé à son pied qui l'a empêché d'aller dimanche dernier au rendez-vous qu'elle avait fixé à certain jeune homme de sa connaissance.

Nous prions cette belle d'être un peu moins bruyante à la musique de la Place Morand, lorsqu'elle s'y montre en compagnie des jeunes gens qui lui offrent galamment des chaises.

La sémillante Blanche R... pourrait-elle nous dire où elle portait ses pas l'autre jour, lorsque nous l'avons rencontrée, chargée de différentes victuailles à quatre heures du matin, sur le Marché Saint-Antoine.

Vous êtes bien matinale mademoiselle, lorsque vous voulez faire vos provisions!

L'illustre Fonfon vient de nous quitter. Nous nous nous étions donnés de ne plus la rencontrer aux concerts Bellecour. Rien de surprenant! La belle vient de boucler ses malles pour Rodéz. Cette tendresse va, nous n'en doutons pas, faire battre le cœur de plus d'un galant dans les murs de cette ville. Quand nous reviendra-t-elle? Nous ne le savons au juste, mais d'après les oui-

dire, nous espérons qu'elle sera de retour dans une huitaine de jours.

Depuis son départ de la Grotte, la blonde Marie la boulotte ne donne plus aucun signe de vie.

On donc pourrait bien se cacher cette sémillante demoiselle? Les uns parlent d'un voyage dans une de nos stations thermales, les autres d'une excursion que la belle aurait été faire dans sa ville natale.

Ne sachant laquelle de ces versions est la vraie, nous nous bornerons à les mettre en lumière sans y ajouter aucun commentaire.

La petite Marguerite de la brasserie Mestivier a beaucoup d'empire sur l'esprit de ses clients. A force de câlineries, cette malicieuse demoiselle a réussi à se faire bailler dernièrement une magnifique chaîne en doublé qu'elle porte avec un peu trop d'ostentation.

La cascadeuse Virginie des Beaux-Arts, que nous avons rencontrée à la vogue de Perrache dans un état d'ébriété véritablement scandaleux, se promenait dimanche dernier en compagnie d'un jeune adolescent dont elle semble avoir entrepris l'éducation.

Le pauvre jeune homme aurait là un singulier professeur.

En attendant que le Casino, la Scala et les Folies-Bergères rouvrent leurs portes, nos belles-petites se pressent en foule dans les jardins de M. Aubert. Les excellents artistes de cet établissement attirent bon nombre de tendresses, parmi lesquelles nous remarquons assez souvent Marguerite Kaillou et ses amies.

Nous conseillons à la cascadeuse Camille d'être un peu plus réservée, car les abus auxquels elle se livre presque quotidiennement pourraient lui nuire considérablement. Nous la rencontrons parfois dans un état d'ébriété véritablement scandaleux.

Marie Gauthier veut, paraît-il, entrer à la Flammande ou à la brasserie du Rhône. Cette nouvelle, qui n'a pas laissé de nous étonner considérablement, a été fort bien accueillie dans le bataillon des hêbes. Nous ne doutons pas que Marie Gauthier, qui est fort aimable, ne soit reçue dans la noble corporation des serveuses de bocks avec tous les honneurs dus à ses services passés.

Fanny Bombance, la sémillante amie de Ninette, est toujours en villégiature à St-Cyr. Elle se plaît, paraît-il, beaucoup dans ce village, et ne se propose de rentrer à Lyon qu'au commencement de l'hiver.

Déjà, elle prend goût aux idylles! Ses petites amies se plaignent de son absence, cependant.

Zozo et son amie Angèle de la Flammande ont été aperçues mardi soir rue de la République. Ces deux hêbes se disposaient à partir pour la vogue de Perrache, où elles avaient l'intention d'aller visiter les nombreuses barques et d'exercer leur adresse au Grand tir Alsacien.

Henriette Henri IV, quoique toujours malade, va, cependant, beaucoup mieux, nous assure-t-on; nous sommes heureux de constater ce progrès, et souhaitons à cette tendresse un prompt rétablissement.

Elisa Béliand abandonne le manège. Cette sémillante demoiselle, qui s'adonnait avec tant d'ardeur depuis quelque temps aux exercices équestres, vient de renoncer à l'équitation. Elle commençait à devenir très forte et n'aurait pas tardé à pouvoir rendre des points à Berthe l'Amazone. Aurait-elle été victime de quelque chute, qu'elle jette aussi résolument sa cravache aux orties?

La vicomtesse Claudia Rachel ne sort plus qu'en compagnie de son chien qu'elle aime à la folie; il est question d'acheter à ce charmant toutou une petite jaquette rouge aux armes de la Vicomtesse. Heureux caniche! Jamais il n'ira garder les moutons sur la montagne celui-là! C'est à peine s'il peut garder les secrets de sa maîtresse!

Denise a été faire un petit voyage à Vals en compagnie de plusieurs de ses amis. Elle regrette de n'avoir pu rester plus longtemps dans cette charmante petite station thermale. Aussi se promet-elle d'y retourner prochainement.

La capricieuse Titine la blonde abandonne la sabretache! Cette jeune tendresse songe, nous assure-t-on, à diriger ses sourires du côté de l'enfance.

A qui donc lui servira sa grande amazone, si elle néglige l'équitation?

Berthe l'Amazone, que nous n'apercevons plus depuis quelques jours, serait-elle partie pour Paris? Chacun sait qu'elle projetait depuis fort longtemps son voyage à la capitale, où elle devait aller chercher deux de ses amies, chanteuses fort légères, paraît-il.

Dimanche dernier le Pont d'Ecully fut mis en émoi par les deux tendresses qui répondent aux noms très fantaisistes de Félicie Tata et de Marie Serpent.

Ces deux belles petites ayant lu l'affiche du Casino de Vaise, prétendaient absolument que l'un des artistes était correspondant de la *Bavarde*.

Elles avaient tant absorbé de chartreuses qu'il a été fort difficile de les dissuader.

Jeudi dernier la petite Angèle de la Flammande a été faire une excursion sentimentale en compagnie de deux jeunes gens de notre ville.

Nous l'avons remarquée nonchalamment étendue au fond d'une voiture découverte, jouant innocemment avec une petite poupée que Zozo lui avait donnée.

Un cascan qui n'est pas de la *Bavarde*. Les habitants du bois de Boulogne connaissent tout, au moins de vue, une charmante demi-mondaine, qui demeure rue de Prony, et qui a reçu le surnom de Mandarine, à cause de sa magnifique natte de cheveux, laquelle tombe jusqu'à ses jarrets.

Tous les jours, Mandarine passe, dans l'avenue du bois, gentiment renversée dans son coupé bleu de ciel, et disant bonjour à ses innombrables amis.

A côté d'elle, elle a invariablement une vieille dame, d'aspect prétentieux, fardée jusque sous les yeux, portant un ratelier, et qui n'est autre que sa mère. Quand on veut souper avec la fille, il faut se résigner à la présence de la duègne, ou l'on obtient rien.

L'autre personne sait, du reste, se restreindre au moment psychologique, avec une discrétion du meilleur aloi.

On pourrait croire que cela vient d'un confrère en pornographie.

Pas du tout, cela e eueilli dans le *Lyon-Aéropublicain* du mercredi 16 août, page 2, colonne 4.

Bonne chance à notre confrère dans cette nouvelle manière.

Notre 17^e reporter, s'étant assis à l'une des tables de la *maison Dorée* — ces jours ci, s'apprêtait à déguster un bœuf réparateur lorsqu'il sentit quelque chose glisser sous sa main — c'était une lettre décachée adressée à

Madame Césarine
Tavernier Flammande
Rue Jean-de-Tournes

Nous nous empressons de la reproduire: Je vien d'apprendre à l'instant que vous vouliez me tirer les oreilles; je vous avertis. Mais prenez garde que j'ai pas la première vous lai tirai. Commencez bien par restai tranquille si vous voulez pas que je vous face mon discours ou bien à une autre personne que ça ne vous ferait pas bien plaisir, prenez bien garde à vous (ça sent son soldat!) je vous avertis. Venez le plus possible.

JEANNE LA HUSSARDE.

Corbilen! belliqueuse Hussarde! vous ne plaisantez pas!

Nous ne doutons pas qu'un duel ait lieu dans un bref délai. Nous tiendrons nos lectrices au courant de cette affaire et dépecherons deux de nos rédacteurs à Genève, dans le cas où les deux demoiselles iraient croiser le fer au-delà de la frontière.

On nous assure que Césarine est très forte en escrime et qu'elle ne craindrait pas de se mesurer avec Aurélien Scholl.

S'il en est ainsi nous plaignons Jeanne!

La petite Catherine, qui servait depuis quelque temps à la Moderne, vient de faire sa réapparition à la Grotte en remplacement de Maria Courtaux.

Nous pensions que cette jeune hêbe éprouverait le besoin de revoir son cher Guignol.

Tonine Françon, qui était partie pour Vichy, a été rappelée dans nos murs. Nous ignorons la cause de son retour. Cette belle épinglée n'aurait-elle pas goûté les plaisirs innombrables qu'offre la station thermale chère aux khédives?

Cloco ne sort plus. Nous nous imaginons que cette belle avait pris le voile. Il n'en est rien. Elle se consacre, paraît-il, assidûment à l'étude des langues mortes. Homère n'a presque plus de secrets pour elle et c'est avec délices qu'elle déguste les satires de Juvénal, en compagnie des jeunes lycéens qui veulent bien l'aider à traduire les grands auteurs dont s'honore l'antiquité.

La Fortune n'a pas prodigué ses sourires à Adrienne Roux cette année.

Cette belle petite a, paraît-il, éprouvé des pertes sérieuses à Charbonnières.

Aussi jure-t-elle, mais un peu tard, qu'elle ne touchera plus aux cartes.

Valentine la Dauphinoise est, dit-on, dans une déche complète.

Nous la rencontrons toujours avec son costume noir.

Vous qui changez tous les jours de protecteur, changez donc aussi de robe.

Il ne lui manquait plus que ça!

Connaissiez-vous Lisette? Lisette c'est la chienne d'Elisa la plus folle des Béliand. C'est un chien tout mignon, que la gentille pécheresse promène de partout. Lisette va chez Matossi, chez Berthoud, elle ne quitte jamais sa maîtresse.

Vous dire comme elle s'ennuie la pauvre petite bête, quand Elisa s'attarde autour d'un tapis vert et taille un baccarat.

Oh! nous vous en prions Elisa, laissez la petite Lisette à la maison.

Nous allions oublier; on dit charmante folle que vous abandonneriez le manège X. Plus de leçons d'équitation, partant plus de promenades à cheval.

Est-ce vrai?

La signorina Amélie l'Italienne fait des infidélités au seigneur Martineau. — Nous la rencontrons très-fréquemment à la Tavernier de l'Est. Nous ne pouvons qu'applaudir à ses visites chez maître Papat, mais nous devons est de l'avertir, des propriétés pécuniaires que possède la bête de cet illustre tavernier. — Prenez garde madame! le ventre de M. Papat et l'opulent corsage de mademoiselle Elisa sont les preuves vivantes de mon assertion.

Les sous-officiers de ces dames deviennent de plus en plus insolents. Remettez votre arme au fourreau, messieurs les merris, caporaux et sergents, je n'ai pas l'intention de parler de vous. Je disais les sous-officiers deviennent insolents j'avais tort. Certes leur allure ne laisse pas d'être un peu cavalière, mais il est certain que les véritables insolents sont nos belles petites. Vous ferez chorus avec moi, vaillants fils de Mars, lorsque vous saurez ce que ces dames appellent leurs sous-officiers. Il s'agit tout simplement de la base de la toilette actuelle de cette simili-crinolette que l'on appelait jadis une tournure. — Or la tournure de ces dames s'accroît vraiment trop! Maria Courtaux, Joséphine Bernard, Adèle l'autrichienne et d'autres encore possèdent des sous-officiers d'une taille vraiment gigantesque. — Certes, une légère prépondérance savamment disposée du côté pile, avantage la taille et prête beaucoup d'élégance à nos belles-petites, mais la tournure ne doit pas atteindre d'aussi ridicules proportions. — Nos tendresses lorsqu'elles vont à Bellecour, semblent transporter en un gigantesque pouff tout le lingo qu'elles ont salé depuis un mois. — Il est temps que nos épinglées mettent un frein à ce débordement coupable, sans quoi les sous-officiers ne tarderont pas à devenir de véritables généraux de division.

Nous apprenons l'arrivée de deux demi-mondaines Marseillaises répondant aux doux noms de: Amélie la brune et Henriette l'Italienne.

La belle Rosalie du café du Rhône prépare, en ce moment, les appartements nécessaires pour les recevoir.

Nous leur souhaitons la bienvenue et espérons qu'elles sauront mériter les sympathies du public lyonnais.

Notre correspondant de Nancy nous lance en dernière heure la dépêche suivante: « Lucy la Folle vient débarquer parmi nous. »

« Grand attirail: « Mirobolantes toilettes. Bon accueil de la part de la bicherie nancéienne. Premier soin de belle a été lancer cartes de visite dans toutes directions. »

« Parle beaucoup de cette tendresse lyonnaise. Vous donnerons [de ses nouvelles. »

Francine la Grosse nage dans l'opulence.

Cette belle tendresse qui maintenant éblouit de son luxe toutes ses anciennes amies, dont le boudoir fourmille d'objets précieux et qui fait chaque jour de sentimentales promenades en victoria, se rappelle-t-elle sa jeunesse?

Lorsqu'au temps de sa minorité, elle fit tant de dettes sur la place de Lyon, pour écrire à tous ses créanciers le jour où sonna sa vingt-unième année des billets dans cette forme:

« J'ai vingt-un ans aujourd'hui, cette date me rappelle que je suis une grande personne; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous prier de considérer toutes mes notes comme acquittées. »

Elle eut la satisfaction de mettre dans la misère une pauvre couturière de la rue de la Barre qui se vit forcée, à cause d'elle, de congédier toutes ses ouvrières.

Cette grande action ne semble avoir laissé aucun remords dans l'âme de la belle petite.

S'il est parmi nos épinglées des femmes qui joignent au désordre et à la folie un cœur charitable et bon, Francine n'est pas de celles-là.

Nous serions-nous trompés en annonçant que Madeleine Chinoise devenait sage, où ce compliment que nous lui décochions, l'aurait-elle décidée à nous faire mentir.

Cette belle, jalouse des lauriers de Jenny Bidol, nous a montré jeudi dernier qu'elle n'avait pas renoncé aux douces joies que procurent aux natures anacréontiques, les libations dénommées copieuses, car nous l'avons rencontrée dans un état de folle ébriété, dont auraient pu s'alarmer ceux qui n'ont pas l'honneur de la connaître.

Charlotte la Vadrouille grossit de plus en plus; nous sommes étonnés du progrès toujours croissant de son embonpoint.

Elle doit paraître aller faire prochainement un voyage auprès d'un célèbre spécialiste, inventeur d'une *anti-obésitas* souveraine.

S'il s'agissait cependant d'un baptême, la *Bavarde* qui adore les enfants, serait heureuse d'être la marraine du petit baby, qu'elle n'hésiterait pas à bombarder d'un stock considérable de bonbons.

Quel est donc le membre du Calocette-Club qui a voté la petite Henriette la Mignonne à la couleur bleue!

Depuis quelque temps nous ne rencontrons plus cette demoiselle qu'habillée de robes dont les teintes varient de l'indigo au bleu gendarme, et de laur au bleu marine.

Certes, il est des âmes poétiques qui voient tout en bleu, mais nous ne pensons pas que la petite Henriette soit de celles-là, c'est pourquoi nous lui conseillons de varier un peu ses toilettes, et de choisir parmi les sept couleurs de l'arc-en-ciel une nuance autre que celle qu'on consacre ordinairement aux bébés de deux à six ans.

Adèle Desanges a donc été faire un voyage à Londres?

Nous l'avons aperçue en victoria en compagnie d'une jeune demoiselle que nous avons cru reconnaître pour sa fille.

Nous espérons qu'il ne s'agit là que de simples vacances et qu'en bonne mère, Adèle Desanges n'hésitera pas à reconduire bientôt sa fille dans le pensionnat, où elle la fait instruire, dans la haine des désordres demi-mondains.

Fonfon vient paraît-il de prendre son vol dans la direction de Valence, où elle est allée rendre visite à Jeanne Carare qui dirige là-bas un café.

Nous constatons avec plaisir que l'amitié de ces belles petites ne s'est pas ralentie.

Nous ignorons quand Fonfon doit nous revenir.

Qui vivra verra.

La petite Adeline a paraît-il profité des sages conseils de la *Bavarde*.

Depuis qu'elle a reçu vendredi soir la visite de son protecteur, cette demoiselle semble décidée à devenir sage.

Nous ne saurions que la féliciter de ses bonnes résolutions.

Après avoir eu une scène des plus orageuses avec Adèle Calino, si l'on préfère « Maria Lafont » la cascadeuse Céline, est allée traîner ses pénates à la brasserie de Suez, dans laquelle elle n'est restée que très peu de temps, pour venir de nouveau à la Lanterne qu'elle avait quittée après son terrible duel avec la belle Calino.

Un peu moins de visites dans les vignes du Seigneur! belles petites, ça vous rend trop belliqueuses.

Nous avons aperçu la Brune Lucie qui se promenait dimanche à deux heures Bellecour, elle cherche nous assure-t-on à renouer l'amitié avec son ex-blond.

On nous a assuré d'autre part qu'elle perd son temps.

Nous apprenons que Lucie, ex-Jeandot, est partie pour Vichy, bon voyage et bonne chance!

Si Lyon ne se déclare « surabondamment saturé de plaisirs in omni generi », il faudra convenir que Lyon est une ville diablement difficile.

Pour ne parler que d'une sorte de distractions, voyez le théâtre.

Le lundi on peut aller aux Célestins voir jouer la *Poudre d'escampette*;

On peut y retourner le mardi admirer le *Juif Errant*;

Le mercredi, il est loisible de revoir la *Reposade de rescampette*;

Quant au jeudi rien n'empêche d'en consacrer la soirée à la recontemplation de l'*Israélite vagabond*;

Le vendredi troisième extase possible devant l'*Escampette de poudre*.

